

ont figuré. Du reste, leurs noms ne nous apprendraient rien, tandis que la conversation qu'ils ont tenue sera peut-être utile et intéressante pour ceux qui aiment à juger des grandes choses par les petites, et de l'opinion publique par celle des individus.

*Le politique blanc.*—Eh bien ! mes deux patriotes, qu'allez-vous dire des épouvantables événements de Rome, de Vienne, de Berlin ? Avez-vous encore envie de nous lancer dans les révolutions, dans les massacres, dans la guerre et dans toutes les horreurs des idées nouvelles ?

*Le politique bleu.*—Dites-moi donc, mon cher, où vous avez pris que je veuille la guerre et le massacre, moi qui ne crois pas avoir de ma vie tué une mouche par plaisir ; qui ne me souviens pas même d'avoir écrasé une puce sans songer avec effroi à ce que la pauvre petite bête devait souffrir tandis que je la frottais entre mes doigts pour l'étourdir.

*Le politique rouge.*—(On l'appelle rouge parce qu'il est ouvrier, qu'il lit les gazettes, qu'il fait de la politique à sa façon, et qu'il porte parfois un bonnet écarlate.)—Je ne comprends pas davantage ce que vous voulez dire en parlant de révolutions ! Je lis bien avec attention ce qui se passe dans les vieux pays, mais, pour ma part, je ne voudrais pas verser une seule goutte du sang de mon prochain pour la politique ; je ne crois pas que l'homme puisse, sous aucun prétexte, ôter la vie à son semblable : ce droit-là, dans mon humble opinion, n'appartient qu'à Dieu qui la lui a donnée.

*Le blanc.*—Comment ! comment ! mais vous avez voté tous deux pour M. Légaré, à la dernière élection ! Allez ! vous ne nous en ferez pas accroire, et l'on sait quelles sont les opinions sanguinaires et subversives que vous entretenez ; mais nous sommes sur nos gardes, et... .

*Le bleu.*—Ah ! c'est à cause de notre vote que vous nous prêtez de semblables idées ? Il me semble qu'il n'y a pas long-temps, quand vous étiez dans l'opposition, vous réclamiez hautement la liberté des opinions.

*Le blanc.*—Oh ! je ne vous juge pas seulement sur votre vote, allez ! j'ai d'autres indices... . Vous lisez le *Fantasque* ! et même vous vous y êtes abonné !!

*Le rouge.*—Tiens, en voilà un crime ! Eh bien ! je n'aurais jamais pensé à celui-là.

*Le bleu.*—Mais dites-moi donc, mon cher aristocrate, depuis quand êtes-vous si scrupuleux sur le sentiment de la loyauté. Si je ne me trompe pas, vous lisiez avec beaucoup de plaisir le *Fantasque*, il n'y a bien long-temps.

*Le blanc.*—Oui ; mais, dans ce temps-là, les Parisiens n'avaient pas renversé leur roi Louis-Philippe et proclamé l'abominable république ; les Allemands n'avaient pas levé l'étendard de la révolte, n'avaient pas chassé Metternich, assassiné le ministre de la guerre de l'empereur d'Autriche, et mis ce pauvre monarque dans des trances mortelles ; les troupes du général Dufour n'avaient point pris la ville de Fribourg d'assaut, et les Fribourgeois n'avaient pas, à leur tour, emprisonné leur évêque ; les épouvantables barricades de juin n'avaient pas encore été érigées ; l'empereur d'Autriche n'avait pas encore été forcé de mettre en activité ses dignes Rädetzki, Windischgraetz et Jellachich ; le savant Rossi, le digne Mgr Palma n'avaient pas été lâchement et cruellement assassinés ; enfin Notre Saint-Père n'avait point subi toutes les avanies dont l'abreuvent ses infâmes sujets ; Naples, Messine n'avaient pas... .

*Le rouge.*—Ah ! mon Dieu ! serait-ce le *Fantasque* qui aurait conseillé toutes ces abominations !... . Moi qui croyais que ce n'était qu'une bonne petite gazette pour rire !

*Le bleu, riant aux éclats.*—Oh ! oh ! oh ! hé ! hi ! hé ! je donnerais bien quelque chose de ma poche pour que le *Fantasque* fût présent. Lui qui nous amuse si souvent avec la politique, il aurait à son tour bien du plaisir avec celle que nous faisons ce soir.

*Le blanc.*—Riez, riez tant que vous voudrez, ce que je vous dis est plus sérieux